

INTRODUCTION

SAISIR LA VILLE AU PRISME DU RYTHME

La ville est rythme! Rythmes de ses genèses, rythmes des sociétés qui y prennent forme et s'y déploient, rythmes des échanges, rythmes du quotidien, rythme des aménagements, rythmes de la vie publique, rythmes de la vie religieuse... Rythme! Tout est rythme dans la ville. La « phrase urbaine¹ » porte en elle l'emmèlement des temps, l'emmèlement des gens et l'emmèlement des territoires où vient se cristalliser la diversité des rythmes qui lui ont donné forme et continuent de lui insuffler vie.

Chacun à leur façon, les articles ici réunis illustrent la manière dont, au Brésil, rythmes et temporalités ont permis de tisser spatialités et sociétés.

Rappelons que pour qu'il y ait rythme, il faut une succession de temps forts et faibles, organisés arithmétiquement (d'où les notions de « cycle », de « cadence »). Mais une telle définition ne peut rendre compte de l'ensemble des phénomènes auxquels sont confrontées les sciences de l'homme et de la société². Il faut donc envisager une acception plus souple et plus tolérante aux formes complexes qui abondent dans le social. D'où l'importance de revenir à la notion grecque du *rhuthmos* au sens de « manière de fluer³ », à savoir de couler ou de s'écouler de sorte à embrasser tout un ensemble de phénomènes et de concevoir les coexistences et simultanités. Prendre le rythme pour clé d'analyse du social et de l'urbain, c'est donc s'engager dans une démarche de rythmanalyse.

Pour l'anecdote, c'est peut-être justement au Brésil que la notion de rythmanalyse est, pour la première fois, apparue. En 1931, le philosophe, mathématicien et ancien titulaire de la chaire de psychologie expérimentale à l'université de Porto, Lucio Alberto Pinheiro dos Santos, alors en exil à Rio de Janeiro, publie, auprès de la Société de psychologie et de philosophie de Rio de Janeiro, un ouvrage intitulé : *Ritmanálise*. C'est grâce à Gaston Bachelard que des extraits de cet essai aujourd'hui disparu⁴ nous

1. Jean-Christophe BAILLY, *La phrase urbaine*, Paris, Le Seuil, 2013.

2. Paul Valéry, après avoir abordé la notion sous différents angles (comme loi de fonctionnement, système, mouvement, régularité, etc.), disait avoir « lu ou [...] forgé vingt définitions du rythme dont [il] n'adopt[ait] aucune » (Paul VALÉRY, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », p. 1289).

3. Émile BENVENISTE, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Paris, Gallimard, 1966, p. 327-335. Il définit le *rhuthmos* comme un « mouvement plus ou moins Régulier des flots » (p. 327-328).

4. Voir à ce sujet : Rodrigo Sobral CUNHA, « A Filosofia do Ritmo Portuguesa: da Monadologia Rítmica de Leonardo Coimbra a Lúcio Pinheiro dos Santos e a Ritmanálise », *Philosophica*, n° 31, avril 2008, p. 161-191 ; Rodrigo Sobral CUNHA, *O essencial sobre Ritmanálise*. Portugal, Imprensa Nacional Casa da Moeda, 2012.

sont parvenus : il consacre un chapitre à « la Rythmanalyse » dans *La dialectique de la durée* (1936), soulignant combien, « au niveau des transformations élémentaires qui la suscitent, la vie est ondulation. À ce titre, elle relève directement d'une Rythmanalyse⁵ ». Et c'est finalement Henri Lefebvre, au cours des années 1980, qui prétendra en « fonder la science⁶ », et la placer « à la charnière du physique, du physiologique, du social, au cœur du quotidien⁷ ». De ce point de vue, c'est un « outil d'exploration critique de l'espace et du temps social⁸ », de leurs genèses et interactions.

Dans cette lignée, bien d'autres auteurs pourraient être mentionnés. Citons quelques pionniers, comme Marcel Mauss, pour qui « socialement et individuellement, l'homme est un animal rythmique⁹ », ce qui est une invitation à développer une anthropologie du rythme; citons aussi Georges Gurvitch, qui insiste sur la « multiplicité des temps sociaux¹⁰ », ce qui lui permet de dénoncer une vision unitaire de l'histoire, qui est à la base de trop nombreuses enquêtes sociologiques; ou encore Fernand Braudel qui décompose l'histoire de la Méditerranée en plans temporels étagés, avec « la distinction, dans le temps de l'histoire, d'un temps géographique, d'un temps social, d'un temps individuel¹¹ ». Aujourd'hui, posant la rythmanalyse au cœur de leurs enquêtes, d'autres auteurs ont repris le flambeau, tels les philosophes Pascal Michon et Thierry Paquot, l'anthropologue François Laplantine, ou encore l'historien Jean-Claude Schmitt¹² : leurs travaux interrogent les rythmes du corps et du monde, du temps et de l'espace, soulignent la fonction des rythmes dans le changement social, évoquent « les formes de discriminations sociales par le rythme¹³ » ou les formes rythmiques de résistance politique...

-
5. Gaston BACHELARD, *La dialectique de la durée*, Paris, Presses universitaires de France, 1950 (nouvelle édition), p. 139.
 6. Henri LEFEBVRE, *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Éditions Syllepse, 1992, p. 18. Réédition en 2019 : Henri LEFEBVRE, *Éléments de rythmanalyse et autres essais sur les temporalités* (avant-propos de Claire Revol; postface de Thierry Paquot), Paris, Eterotopia, 2019. Voir également Paul VIRILIO, *Vitesse et politique*, Paris, Galilée, 1977.
 7. Henri LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne*, t. III : *De la modernité au modernisme. Pour une métaphilosophie du quotidien*, Paris, L'Arche, 1981, p. 130.
 8. Claire REVOL, « La rythmanalyse lefebvrienne des temps et espaces sociaux. Ébauche d'une pratique rythmanalytique aux visées esthétiques et éthiques », *Rhuthmos*, 23 octobre 2019, [<https://rhuthmos.eu/spip.php?article1102> – visité le 26 juillet 2021].
 9. Marcel MAUSS, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 1967 (1947), p. 85. Voir aussi : Pascal MICHON, *Marcel Mauss retrouvé. Origines de l'anthropologie du rythme*, Paris, Rhuthmos, coll. « Rythmologies », 2015 (1^{re} éd. en ligne 2010), 130 p.
 10. Georges GURVITCH, « La multiplicité des temps sociaux », *La vocation actuelle de la sociologie*, t. II, Paris, Presses universitaires de France, 1962, p. 341-344.
 11. Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, préface, Paris, Armand Colin, 1949, p. 13-14.
 12. Pascal MICHON, *Rythmes, pouvoirs, mondialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 2005; Thierry PAQUOT, « Territorialités et temporalités de l'existence. L'épreuve de l'expérience ou comment combiner rythmanalyse et topo-analyse », in Jean-Jacques WUNENBURGER et Julien LAMY (dir.), *Rythmanalyse(s). Théories et pratiques du rythme, ontologie, définitions, variations*, Lyon, Jacques André éd., 2018; François LAPLANTINE, *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Paris, Tetraèdre, 2010; Jean-Claude SCHMITT, *Les rythmes au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 2016.
 13. Laurent VIDAL, *Les Hommes lents. Résister à la modernité*, Paris, Flammarion, 2020, p. 205.

C'est dans cette généalogie que se situent les articles réunis dans le présent ouvrage. Et leur réunion ne doit rien au hasard. C'est en tant que chapitres d'un livre qu'ils se retrouvent associés, dans un ordre qui n'est pas celui, chronologique, de leur rédaction. Ils ambitionnent de poser les bases d'une rythmanalyse de la ville brésilienne. Cette rythmanalyse invite à porter son attention sur les mobilités et les mouvements, de même que sur les temporalités et leurs intervalles¹⁴ qui tressent la trame spatiale des sociétés. Elle insiste aussi sur les enjeux heuristiques de l'usage, par les chercheurs, de métaphores d'ordre rythmique : mal maîtrisées, elles peuvent induire des analyses erronées, bien maîtrisées, elles ouvrent des potentialités nouvelles. Enfin, cette rythmanalyse prétend relever un défi : et si la ville était le personnage central de l'histoire du Brésil ?

Une telle hypothèse peut sembler bien incongrue, alors que les principaux *interprètes du Brésil*¹⁵ la positionnent souvent en retrait. Ainsi les deux premiers siècles de l'histoire coloniale ont-ils été souvent narrés du point de vue des grandes plantations sucrières, où aurait pris forme la société patriarcale. Viennent les temps modernes et ce sont les pathologies des villes industrielles ou des mégapoles qui sont mises en avant, comme pour insister sur le caractère néfaste de l'urbanisation. Au mieux un âge d'or de la ville dans l'histoire du Brésil pourrait-il être situé dans ce moment un peu mythique du XVIII^e siècle, où la découverte de l'or fait surgir des formes et cultures urbaines nouvelles – temps vite clôt par la « décadence » quand ce n'est pas la « mort des villes ». Dans la plupart des *Histoires du Brésil*, la ville constitue certes le cadre de référence de nombreuses analyses, mais n'est jamais haussée au rang d'acteur principal de ce processus.

Comprendre cette hypothèse, d'une ville personnage central, suppose ainsi de définir le Brésil comme le fruit d'une invention historique. Puisque « la colonisation est "géo-graphie" au sens propre : marquage et modelage d'une terre "païenne" perçue comme vide de sens, comme un néant¹⁶ », alors le Brésil est le résultat de la néantisantisation de la variété des mondes indigènes préexistant, au profit de l'imposition d'un projet colonial métropolitain, qui nomme la terre de la Vraie Croix « que vulgairement nous appelons Brésil » (selon l'expression de Pero de Gândavo), impose un modèle sociétal d'exploitation des ressources (la plantation et l'esclavage), tout en se déclinant en de multiples sous-ensembles locaux et régionaux. Dès lors, sur une terre perçue comme vierge de villes¹⁷

14. Rappelons que les Grecs utilisaient un même mot pour signifier ce qui sépare deux événements, deux objets, deux notes : diasthème (Gillo DORFLES, *L'Intervalle perdu*, Paris, Klincksieck, 1980).

15. L'expression est proposée par Antônio CÂNDIDO dans la préface à la quatrième édition de *Raízes do Brasil*, pour qualifier la génération des intellectuels des années 1920-1930, qui cherche à comprendre les potentialités du Brésil contemporain par une mise en regard avec son processus de construction historique : il évoquait Gilberto FREYRE, Sérgio BUARQUE DE HOLANDA et Caio PRADO JUNIOR (« O significado de *Raízes do Brasil* », in Sérgio BUARQUE DE HOLANDA, *Raízes do Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1967, p. 20). L'expression a eu une telle postérité qu'elle a ensuite été appliquée à de nombreux intellectuels prétendant donner, à partir de leurs travaux, une interprétation de l'histoire du Brésil (Bernardo RICUPERO, *Sete lições sobre as interpretações do Brasil*, São Paulo, Alameda Casa Editorial, 2008 ; Luiz Bernardo PERICÁS et Lincoln SECCO [dir.], *Interpretes do Brasil: clássicos, rebeldes e renegados*, São Paulo, Boitempo, 2014).

16. Dénètem TOUAM BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du Refuge 1*, Paris, Post-éditions, 2021, p. 33.

17. De récents travaux archéologiques démontrent, pour le cas du bassin amazonien, une importante anthropisation, avec la présence de plusieurs noyaux urbains. Voir les travaux d'Eduardo NEVES : *Arqueologia da Amazônia*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar, 2006 ; *Sob os tempos do Equinócio: Oito mil anos de História na Amazônia central (6500BC – 1500DC)*, thèse en archéologie, musée d'Archéologie et d'ethnologie de l'université de São

est inventé un pays aujourd'hui entièrement urbanisé (ou presque) – physiquement mais aussi psychologiquement, tant les références culturelles majeures ont une assise urbaine. Et si l'histoire du Brésil était alors l'histoire d'un pays condamné à être urbain? Machine à transformer toute matière première (qu'elle soit naturelle ou humaine) en produits, symboles ou imaginaires, la ville ne pourrait-elle être l'ogre de cette histoire? L'ogre qui dévore ce que produisent la terre et la mer, et transmue ces richesses en des formes d'opulence souvent inouïes. Faire ainsi de la ville le sujet de l'histoire du Brésil suppose non seulement de considérer la ville comme un point d'articulation, mais aussi comme un lieu de création et d'impulsion d'un ensemble d'expériences (sociales, économiques, culturelles, religieuses, politiques, etc.) qui vont donner forme au Brésil.

Quatre processus rythmiques principaux, ayant la ville pour acteur central, peuvent être signalés :

- C'est d'abord *l'invention d'un territoire colonial*, à l'articulation de multiples échelles spatiales : de l'échelle globale et connectée (des océans atlantique et indien notamment), à l'échelle locale, les villes sont des nœuds, des carrefours ou encore des plaques tournantes. Non seulement ces diverses échelles viennent s'y emboîter et s'y articuler, mais par leur nature de commutateurs électriques, les villes les transforment pour donner naissance à de singuliers métissages d'espaces.
- C'est en parallèle *l'invention d'une société* (coloniale d'abord, puis postcoloniale), où ce n'est point tant l'observation de l'enracinement (*via* le système des plantations par exemple) qui doit être privilégiée, que celle des mobilités humaines. La ville est justement l'espace où s'articulent ces mobilités, forcées et volontaires, où elles sont distribuées dans l'espace, négociées, disputées. C'est aussi souvent en ville que sont formalisées les décisions d'exclure de la société certains groupes (comme les autochtones).
- La ville est aussi le lieu où s'exerce pleinement *l'interaction entre l'homme et son environnement*. Depuis les premiers tâtonnements des conquérants européens pour implanter des comptoirs en un milieu qui leur était inconnu et parfois hostile, jusqu'aux sociétés urbaines contemporaines, où l'environnement est plus souvent perçu comme un risque que comme un atout, la question de l'adaptation des sociétés au milieu (naturel comme culturel) s'est imposée comme une variable fondamentale de l'équilibre social. De ce point de vue, la ville a su imposer son règne *par-delà nature et culture*.
- Formant un enchaînement complexe de temporalités, les villes sont le théâtre privilégié du *passage*, jamais achevé, toujours renégocié, *des rythmes écologiques aux rythmes sociaux*. C'est également en ville que s'éprouve principalement la lutte entre rythmes religieux et rythmes politiques, rythmes du travail et rythmes du loisir, pour le contrôle de la vie sociale... C'est par la ville aussi que la structure feuilletée des temporalités, autour de laquelle s'ordonne la société brésilienne, prend toute sa force.

Paulo. Voir aussi : Charles CLEMENT, William DENEVAN, Michael HECKENBERGER, André Braga JUNQUEIRA, Eduardo NEVES, Wenceslau TEIXEIRA et William WOODS, « The Domestication of Amazonia before European Conquest », *Proceedings of The Royal Society B: Biological Sciences*, 2015, vol. 282, n° 1812, [<https://royalsocietypublishing.org/doi/10.1098/rspb.2015.0813>], visité le 17 novembre 2018 et le 4 février 2022.

Mettre en lumière les jeux de temporalités et de flux rythmiques par lesquels ont été engendrés et se sont articulés, à travers les villes, territoires et sociétés, tel est l'enjeu d'une approche rythmanalytique appliquée à l'histoire du Brésil.

Pour cela, une double méthodologie doit être mise en place : d'abord, celle du *lento*, chère à Nietzsche, à savoir de la lecture lente, attentive aux intensités faibles¹⁸ ; ensuite, celle du ralenti, qui se dit *Zeitlupe* en allemand, et qui signifie aussi, « effet de loupe » ou « loupe temporelle ». Pour Walter Benjamin, le ralenti tel qu'utilisé dans le cinéma fait au temps ce que le gros plan fait à l'espace – il l'ouvre¹⁹. Appliqué à l'événement, le ralenti met en évidence les rythmes par lesquels s'articulent la structure et l'action, autrement dit, morphologie et histoire²⁰.

Le croisement de ces méthodologies permet ainsi de laisser place à d'autres points de vue, et notamment à d'autres conceptions sociales ou culturelles du temps et de l'espace, à l'exemple des lectures amérindiennes ou afro-américaines²¹. Cela permet aussi de mettre l'accent sur ce qui échappe au filet aux mailles serrées que prétend imposer la lecture cyclique de la formation du territoire et de la société brésilienne. Rappelons que c'est dans le champ de l'histoire économique qu'a pris forme une approche en termes de cycles, issue de la théorie de la croissance par le produit principal²², où à chaque boom d'un produit économique étaient associés une région, un type de structure sociale et une forme de développement technologique. Nul doute que cette pensée par cycles ait donné lieu à de très beaux travaux : depuis Simonsen et Caio Prado Júnior jusqu'à Celso Furtado et même Frédéric Mauro. Mais elle a favorisé l'émergence d'une lecture du Brésil comme un « territoire en archipels ». Or cette notion, défendue et diffusée par Celso Furtado, mérite d'être questionnée tant elle fait l'impasse sur les jeux de temporalités d'un territoire qui a tout de même (seule exception de l'Amérique latine) maintenu son intégrité à l'heure des Indépendances américaines. En outre, second défaut, elle impose l'image d'un territoire fruit de la juxtaposition de régions aux identités distinctes et singulières (héritage d'une géographie vidalienne), sans tenir compte des flux et réseaux qui articulent entre eux, même de manière lâche et irrégulière, ces fameux archipels. Or ces flux et réseaux, laissés pour compte territoriaux et sociétaux du cycle, sont justement réhabilités par une approche rythmanalytique.

18. « Nous sommes tous deux des amis du *lento*, moi et mon livre. On n'a pas été philologue en vain [...] ce qui veut dire professeur de lente lecture » (Friedrich NIETZSCHE, *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1989 [1881], p. 18).

19. C'est dans l'*Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (in Walter BENJAMIN, *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, 2000, p. 67-113 [éd. de 1935], puis p. 269-316 [éd. de 1939]), que Walter Benjamin présente cette réflexion : « Grâce au gros plan, c'est l'espace qui s'élargit ; grâce au ralenti, c'est le mouvement qui prend de nouvelles dimensions. [...] Le rôle de l'agrandissement n'est pas simplement de rendre plus clair ce que l'on voit "de toute façon", seulement de façon moins nette, mais il fait apparaître des structures complètement nouvelles ; de même, le ralenti ne met pas simplement en relief des formes de mouvements que nous connaissions déjà, mais il découvre en elles d'autres formes, parfaitement inconnues. »

20. Voir Andreas SUTER, « Histoire sociale et événements historiques. Pour une nouvelle approche », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 52, n° 3, 1997, p. 543-567.

21. Muniz A. C. SODRÉ, *Pensar Nagô*, Rio de Janeiro, Vozes, 2017, p. 188.

22. Pour une présentation de la théorie du produit principal voir l'article de Melville H. WATKINS, « A Staple Theory of Economic Growth », *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, mai 1963, vol. 29, n° 2, p. 141-158.

C'est cet enchaînement des temporalités, avec des temps morts et des *temps enchantés*²³, des rythmes transplantés et des rythmes réinventés, ainsi que leur articulation fertile aux territorialités en redéfinition permanente de ce pays à échelle continentale, qu'illustrent les articles réunis ici. Acceptant l'appel de John Merriman à « une histoire individualisée des villes²⁴ », et n'oubliant pas le constat de Sérgio Buarque de Hollanda selon lequel, l'histoire des villes au Brésil a vu d'abord la victoire d'Antigone sur Créon, à savoir celle de la loi particulière sur la loi générale²⁵, ces articles privilégient une démarche par cas d'études. S'échelonnant sur près de 25 années, ils mobilisent des notions en lien avec cette approche rythmanalytique : il y est question de « genèse », de « naissances/renaissances », de « projets », de « semences », de « lenteur » ou encore d'« attente ».

Commençons par la notion de genèse, qui occupe ainsi une place centrale dans ces enquêtes. Loin de l'idolâtrie des origines, justement dénoncée par Marc Bloch parce qu'elle consiste à « confondre une filiation avec une explication²⁶ », elle ouvre sur un éventail de situations où l'historien est invité à décrire l'emmêlement des commencements : « petites naissances, devenir nombreux, possibles abondants, évanouissements²⁷ ».

Au milieu des années 1930, le rythme des naissances de villes avait attiré l'attention du jeune Claude Lévi-Strauss, alors enseignant de philosophie à l'université de São Paulo : « à l'intérieur [de l'État de São Paulo], les espèces urbaines naissaient et disparaissaient ; en même temps qu'elle se peuplait, la province se dépeuplait. En se déplaçant d'un point à un autre, sans toujours s'accroître en nombre, les habitants changeaient de type social, et l'observation côte à côte de villes fossiles et de cités embryonnaires permettait, sur le plan humain et dans les limites temporelles extrêmement courtes, l'étude de transformations aussi saisissantes que celles du paléontologiste comparant au long des étages géologiques les phases, s'étendant sur des millions de siècles, de l'évolution des êtres organisées²⁸ ».

23. Je reprends ici deux notions sur lesquelles s'est penché Gilberto FREYRE : *Tempo morto e outros tempos: trechos de um diário de adolescência e primeira mocidade (1915-1930)*, São Paulo, Global, 2006 (1975), 392 p. ; Gilberto FREYRE, « On the Iberian Concept of Time », *The American Scholar*, vol. 32, n° 3, 1963, p. 415-430.

24. John MERRIMAN, *Limoges, la ville rouge. Portrait d'une ville révolutionnaire*, Paris, Belin, 1990 (éd. originale : 1985), p. 10.

25. Sérgio BUARQUE DE HOLLANDA, *Racines du Brésil*, Paris, Arcades/Gallimard, 1998 (éd. originale : 1936), p. 224.

26. Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 56.

27. Michel SERRES, *Genèse*, Paris, Grasset, 1982 (4^e de couverture).

28. Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaine », 1955, p. 125. En 2005, dans un entretien au quotidien *Le Monde*, Claude LÉVI-STRAUSS a confirmé que « l'un des grands privilèges du Brésil était de pouvoir assister, de manière quasi expérimentale, à la formation de ce fantastique phénomène humain qu'est une ville [...]. Bien sûr, et puisque je pratiquais l'ethnographie, les Indiens ont été pour moi essentiels, mais cette expérience urbaine a tenu une très grande place, et les deux Brésil cohabitaient, mais à bonne distance » (« Claude Lévi-Strauss, grand témoin de l'Année du Brésil », *Le Monde*, 22 février 2005). Quelques semaines plus tard, dans un entretien au *Figaro*, il revient sur cet aspect : « Je me suis beaucoup intéressé aux villes. C'est un des aspects essentiels de l'expérience brésilienne. La naissance d'une ville, qui s'étale sur des siècles ou sur des millénaires dans l'Ancien Monde, prenait quelques années ou quelques mois au Brésil. [...] Nous observions également que les villes étaient en train de se construire, au bord du chemin de fer qui pénétrait dans l'ouest de l'état de São Paulo et du Paraná. [...] La première ville avait 2 000 habitants, celle d'après n'en avait plus que 90, vingt kilomètres plus loin, elle en avait 40, et vingt kilomètres plus loin elle en avait un seul » (*Le Figaro*, 21 avril 2005).

S'attacher aux temporalités et échelles spatiales que mobilisent les processus de genèses, permet de donner voix aux possibles non advenus que contient le moment de la naissance de la ville. La notion de genèse permet de considérer le commencement comme un carrefour de potentialités. « Quoi de plus fascinant que les genèses ? Les événements ou manifestations inopinées qui émergent de cette période de transition – cette écluse entre une histoire d'hier et une histoire qui n'est pas encore et qui s'invente difficilement – en appellent à d'autres méthodes, à d'autres épistémologies²⁹ ». La variété des configurations de la ville brésilienne invite ainsi à réfléchir à la multiplicité des formes urbaines de la vie sociale. Dans ce vaste herbier des villes que rêvait de tenir à jour Lévi-Strauss, la temporalité spécifique des naissances de villes, mais aussi celle plus complexe des *renaissances*, est d'une grande richesse heuristique. C'est pour cela que la métaphore des *semences* de villes doit être privilégiée face à celle d'embryons de villes³⁰, popularisée par Aroldo de Azevedo, pour rendre compte de la complexité de ce moment.

Le choix de cette sonde d'observation conduit à multiplier des enquêtes microsociales sur chacune de ces périodes de changement, où se joue le sens même de l'urbain, lorsque changent les élites et les projets, quand se rejouent les sociabilités, lorsque hommes et femmes subissent une situation dont le sens leur échappe ou tentent de prendre en main leur devenir. L'étude de la ville naissante, en voie de disparition, ou renaissante permet ainsi de mieux percevoir la genèse des formes sociales et politiques de l'urbain. Il s'agit en quelque sorte de mettre au jour une grammaire de la ville en transition où formes, usages des formes et discours sur la ville trouvent une articulation rythmique originale.

Aborder la ville en ces temps de genèse, où se joue son destin, demande également à prendre conscience que les individus qui vivent une même période, ne la perçoivent pas de la même façon, ne l'analysent pas avec les mêmes outils, et ne sont pas, en fin de compte, nécessairement contemporains³¹. Les historiens l'ont constaté depuis longtemps – même si bien peu en tiennent compte pour essayer de comprendre la simultanéité d'attitudes parfois radicalement différentes selon les individus et les groupes. Ce qui est en jeu, n'est pas tant la mise en évidence d'une structure feuilletée du temps qu'une approche dynamique des temporalités. Les moments de mutation offrent alors des conditions d'observation privilégiées pour examiner la façon dont ces temps multiples, qu'ils soient sociaux³² ou urbains, entrent en interaction.

Autre sonde rythmanalytique, la notion de « projet » est également au cœur de ces travaux. Au sens littéral, *projet*, issu du latin *projicere*, veut dire : « jeter en avant ». Or le grec possède aussi un mot qui veut dire « jeter en avant » : il s'agit de *proballein*, que l'on a repris en français sous le vocable de *problème* : « *Projet*, avec son origine latine et *problème*, avec son origine grecque, expriment donc tous les deux l'acte de *jeter en avant*, à cette différence près que le projet jette en avant une intention et le problème une question difficile à résoudre. Mais l'étroite parenté, voire la complémentarité des deux

29. Jean DUVIGNAUD, *L'oubli ou la chute des corps*, Paris, Actes Sud, 1995, p. 201.

30. Aroldo DE AZEVEDO, « Embriões de cidades brasileiras », *Boletim Paulista de Geografia*, n° 25, 1957, p. 31-69.

31. Le philosophe allemand Ernst BLOCH évoque la non-contemporanéité du contemporain dans *Héritage de ce temps*, Payot, 1978 (1935), p. 95 : « Tous ne sont pas présents dans le même temps présent. »

32. Georges GURVITCH, *Déterminismes sociaux et liberté humaine. Vers l'étude sociologique des chemins de la liberté*, Paris, Presses universitaires de France, 1955.

termes nous fait affirmer qu'il n'y a pas de projet sans problème, sans questionnement, et, inversement, pas de problème sans projet, pas de questionnement sans une certaine intention de le résoudre³³. » En reprenant cette double généalogie on peut définir le *projet de ville* comme « une manière de poser la ville, d'envisager son existence, de la définir comme "problème"³⁴ ».

Le temps de la ville en projet, « qui est à la fois un temps social, un temps politique et un temps technique³⁵ », invite à étudier la ville avant la ville, au stade des intentions de ses planificateurs, mais aussi des potentialités de ses formes, des représentations qu'elles suggèrent, de l'idée que l'on se fait de la construction d'une ville nouvelle dans une société : pourquoi une société éprouve-t-elle le besoin de se projeter dans une ville ? en quoi une ville projetée peut-elle donner forme à un désir social ?

Étudier la ville au stade du « projet » consiste ainsi à relever les potentialités (sociales et identitaires) de ses formes (qu'elles soient dessinées par des mots ou des images), et à lire un processus : l'invention politique de la ville. Dans le cadre colonial, que beaucoup de ces articles abordent, n'oublions pas que la ville est pensée pour incarner un projet, qu'il soit politique, social, civilisationnel... D'où les nombreuses mises en scène et en images, et autres théâtralisations, qui doivent être lues comme autant de façons de rendre visible et palpable la colonialité du territoire et de la société. Mais une telle approche n'épuise pas la richesse heuristique des fondations urbaines. Car ne croyons pas qu'il suffise d'une décision politique pour qu'une ville voit le jour et s'installe durablement dans le paysage social. Il faut aussi, bien souvent, qu'un désir de ville, un désir partagé, soutienne ce projet de ville : d'où la nécessité, pour l'historien désireux de rendre compte de ces phénomènes, de croiser dimensions urbanistiques (la forme des villes) et anthropologiques (la sensibilité urbaine). Et en soulevant ainsi le masque du projet (colonial ou non), on donne voix à la variété des expériences sociales qui ont vu le jour dans la ville, parfois au-delà des intentions du planificateur.

Dernière sonde rythmanalytique privilégiée dans ces travaux : l'attente. Celle-ci est appréhendée à partir d'une double perspective : dans sa dimension édénique (comme l'attente d'une terre promise ou de l'or par exemple) et dans sa dimension de pause dans un mouvement. Dans les deux cas, elle possède une dimension rythmique : lorsqu'elle est rêvée, elle induit le mouvement ; lorsqu'elle est subie, elle impose la permanence. Dans les deux cas, des villes incarnent cette attente, soit comme villes promises, soit comme villes d'attente pour migrants empêchés de continuer leur mobilité.

La dimension de l'attente offre ainsi une clé de lecture précieuse pour comprendre la structuration territoriale d'une société comme celle du Brésil, marquée par le déplacement des hommes et des formes. Ainsi en est-il du déplacement des villes, dont la temporalité interroge. Nombre de philosophes ou sociologues, ont invité à se saisir des entre-deux et de ces temps intermédiaires de sorte « à valoriser le désarroi de l'homme, soudain privé de ses cadres habituels de référence et de ses justifications

33. Jean-Pierre BOUTINET, « Les multiples facettes du projet », *Sciences Humaines*, n° 39, mai 1994, p. 21 (voir également du même auteur : *Anthropologie du projet*, Paris, Presses universitaires de France, 1990).

34. Laurent VIDAL, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, Paris, Éd. IHEAL, 2002, p. 13.

35. *Ibid.*, p. 16.

sociales, cristallisées en règles fixes, en institutions³⁶ ». Décomposer les temporalités à l'œuvre dans les mobilités permet de mesurer combien les *temps morts* sont avant tout des temps de maturation, de mutation, qui bouleversent profondément la structure du groupe, la perception de ses références identitaires, de même que la nature de la ville marquée par le déplacement.

Si l'historien est un « guetteur des interstices³⁷ », il doit alors accorder sa démarche à cette situation. D'où le recours à la technique cinématographique du ralenti, qui permet d'isoler des séquences relativement courtes, d'en suivre leur succession, et de multiplier les points de vue – en plongée, contre-plongée, au ras du sol. Une telle élasticité³⁸ permet la mise en œuvre de jeux de focales, d'échelles ou encore de *rapports de force*³⁹, non pour le simple plaisir du jeu, mais pour tenter de toucher du doigt les tensions et les points de rupture ou d'inflexion, à l'heure où s'articulent rythmiquement territoires et sociétés.

Cet ouvrage est organisé en quatre parties : la première (« Chantiers historiographiques ») aborde la construction des regards que les sciences sociales brésiliennes portent sur la ville du passé ou sur les traces du passé dans la ville contemporaine ; la deuxième (« De l'Atlantique au Brésil : le masque du colonial ») cherche à comprendre le geste fondateur des *vilas*, durant la période coloniale ; la troisième (« Entre déplacement et attente : des semences de villes »), part d'un constat : dans ce Brésil à échelle continentale, où les routes atlantiques se dédoublent en chemins de terre et d'eau, tout déplacement suscite des temps d'attente, où se nichent des expériences de vie qui échappent bien souvent aux normes sociales imposées ; la quatrième (« Les rythmes en scène ») interroge le recours à la mise en scènes de mobilités lors de moments fondateurs d'identités, à l'exemple de la théâtralisation des moments d'institution ou d'abandon de villes-capitales⁴⁰.

Placée sous la lumière singulière de la rythmanalyse, la ville apparaît bien comme le personnage central de l'histoire du Brésil, tant elle est le lieu privilégié où viennent s'articuler rythmes sociaux et politiques, économiques et culturels, mais aussi rythmes écologiques et rythmes de la mondialisation. Pour autant, c'est sous la forme d'un composé instable qu'elle se donne à voir. En révéler quelques-unes de ses coalescences, dans le temps et dans l'espace, est le défi que cet ouvrage tente de relever.

36. Jean DUVIGNAUD, *Introduction à la sociologie*, Paris, Gallimard, 1966, p. 47. Citons aussi Henri BERGSON regrettant que « la science n'opère sur le temps et le mouvement qu'à la condition d'en éliminer d'abord l'élément essentiel et qualitatif – du temps, la durée et du mouvement, la mobilité », *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Presses universitaires de France, 1963 (1889), p. 77. Citons encore Gaston BACHELARD évoquant le moment spécifique des « suspensions d'action » (*La dialectique de la durée*, Paris, Presses universitaires de France, 1950), Hannah ARENDT, parlant de « brèche entre le passé et le futur » (*La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 19), ou encore Georges GURVITCH analysant la multiplicité des temps sociaux (Georges GURVITCH, « La multiplicité des temps sociaux », art. cité).

37. Arlette FARGE, *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 26.

38. Georg SIMMEL explique que la forme qui résulte de la narration en histoire (*historia rerum gestarum*) est « variable et pour ainsi dire élastique ». Georg SIMMEL, « La forme de l'histoire », *La forme de l'histoire et autres essais*, Paris, Le Promeneur, 2004 (1918), p. 130.

39. Voir à ce sujet : Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Le Seuil/Gallimard, coll. « Hautes Études », 1996 ; Carlo GINZBURG, *Rapports de force : histoire, rhétorique, preuves*, Paris, Le Seuil/Gallimard, coll. « Hautes Études », 2003.

40. Voir LAURENT VIDAL (dir.), *Capitales rêvées, capitales abandonnées. Considérations sur la mobilité des capitales dans les Amériques (XIX^e-XX^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Des Amériques », 288 p.

.....

Ces articles ont été publiés dans les revues et ouvrages suivants :

- « Les orientations récentes de la recherche sur l'histoire du Brésil urbain : éléments pour un bilan », *Histoire urbaine*, n° 12, avril 2005, p. 117-146.
- « Les mots de la ville au Brésil : un exemple, la notion de *fragmentation* », *Cahiers des Amériques Latines*, n° 18, 1995, p. 161-181.
- « Os “trilhos” da história do Brasil urbano », *Ler História*, Lisbonne, n° 48, avril 2005, p. 65-75.
- « Considerações sobre uma experiência negligenciada: a fundação de vilas no tempo das capitanias hereditárias (1534-1549) », in Fania FRIDMAN (dir.), *Espaço urbano latino-americano. Ensaio sobre história e política territorial*, Rio de Janeiro, Garamond, 2017, p. 11-36.
- « Une fondation atlantique : la *vila* de São Jorge dos Ilhéus (1535-1548) », in Laurent VIDAL et Bertrand VAN RUYMBEKE (dir.), *Les fondations de villes sur les littoraux américains (Brésil, États-Unis, XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, Les Perséides, 2021, p. 31-54.
- « Sous le masque du colonial : naissances et “décadence” d’une vila dans le Brésil moderne. Vila Boa de Goiás au XVIII^e siècle », *Annales HSS*, 62-3, Paris, Éd. de l’EHESS, 2007, p. 577-606.
- « O deslocamento e a espera, outras *Raízes do Brasil* », *Revista do IHGB*, Rio de Janeiro, année 174 (461), octobre/décembre 2013, p. 415-430.
- « The Genesis of *Pousos* in Modern Brazil: Considerations on (Urban) Forms Sprung from Waiting », *Revista Tempo*, vol. 22, n° 39, mai-août 2016, p. 402-421.
- « O São Francisco, um rio de muitas esperas », *Confins. Revue franco-brésilienne de géographie*, 23 | 2015, [<http://confins.revues.org/10100>], mis en ligne le 1^{er} mars 2015, consulté le 7 avril 2015.
- « Do bom uso (político) da cidade em imagens », *Cidades*, Presidente Prudente – UNESP, vol. 5, n° 7, 2008, p. 141-155.
- « A encenação do poder na cidade. Reflexões em torno da mudança da capital do Brasil (1956-1960) », in José Francisco FREITAS BERNARDINO et Eneida MENDONÇA, *A construção da cidade e do urbanismo: ideias têm lugar?*, Actas do XI Seminário SHCU, EDUFES, 2012, p. 113-139.
- « La place des Trois-Pouvoirs, à Brasília, n’est pas condamnée à devenir un cimetière de la démocratie », entretien avec Bruno Meyerfeld, correspondant du journal *Le Monde* à Rio de Janeiro (*Le Monde*, 18 janvier 2023).